

Les doses du poison par lequel vous espériez provoquer la guérison étaient trop fortes et devaient fatalement amener la mort !

—Non ! cent fois non ! reprit le jeune homme avec une fiévreuse énergie. Je ne suis coupable ni d'imprudance ni d'erreur ! Dans l'un et l'autre cas, c'est que je serais fofa, et malgré l'épouvante inouïe qui paralyse en ce moment mon cerveau, je sens que j'ai toute ma raison... Le traitement ordonné par moi était d'une simplicité presque élémentaire... Je préparais moi-même le médicament... Le docteur Schultz s'est joint à moi pour en étudier la force.. Il ne pouvait empoisonner Jeanne !

—Cela est vrai, je l'affirme ! Je l'affirme sur l'honneur !... appuya le médecin-adjoint qui tremblait lui-même.

L'illustre professeur étendit la main vers la cuvette.

—A quoi bon lutter contre l'évidence ? répliqua-t-il d'un ton presque dur. A quoi bon nier la lumière ? Avez-vous donc des yeux pour ne rien voir ? La preuve de ce que j'avance est là ! preuve irrécusable, indiscutable ! L'émétique a fait son œuvre, et le nombre des filets de sang prouve la violence du poison.

—Maître, s'écria Georges, pour moi vous êtes la vivante incarnation de la science et de la vérité, et cependant il me faut vous contredire... La faible dose de belladone administrée par nous à madame Delarivière n'a pu déterminer la présence des filets de sang que vous signalez.

—Je l'affirme ! répéta Schultz.

Le docteur V... haussa les épaules.

—Ah ça ! répliqua-t-il avec anertume. Vous êtes donc véritablement devenus fous tous les deux, messieurs ! La belladone, dites-vous ? Qui vous parle de la belladone ? Ne voyez-vous pas que cette malheureuse femme, si elle meurt, mourra tuée par l'un des plus terribles poisons végétaux connus, le *Datura stramonium*, que vous avez employé sans prudence, sans discernement, comme des écoliers... comme des enfants !

Georges Vernier et le docteur Schultz se regardèrent effarés.

—Le *Datura stramonium* ! répétèrent-ils tous deux à la fois.

—Eh ! vous le savez bien ! continua violemment le professeur. C'est lui, c'est le *Datura stramonium* qui seul a déterminé les vertiges de la maladie et les contractions musculaires ! C'est lui, toujours lui, qui la rend inerte, insensible !... Ce regard terne, ces prunelles vitreuses sont son ouvrage !... Présomptueux savants, avez-vous donc oublié jusqu'au dernier mot ce qu'autrefois vous aviez appris ? Les symptômes de l'empoisonnement par le *Datura stramonium* vous crévent littéralement les yeux !... Êtes-vous devenus assez incapables pour les méconnaître ?...

—Maître, répondit Georges, devant votre autorité, je m'incline... Vous ne pouvez vous tromper... vous ne vous trompez pas !... Mais permettez à votre humble élève de vous adresser une question...

—Laquelle ?

—Celle-ci : Qui donc a versé le poison dont vous reconnaissez la présence ?

—Vous...

—Non ! non !... et cent fois non ! ? s'écria le jeune docteur. Pas une goutte de *Datura stramonium*, je vous l'affirme et je vous le jure, n'est entrée dans les médicaments administrés par moi à madame Delarivière... Douter de ma parole serait douter de mon honneur ! !...

## XV

## UN REMÈDE QUI ARRIVE A TEMPS

Le savant illustre regarda Georges bien en face.

La sincérité du jeune homme était évidente.

—Je ne soupçonnais pas, je ne pouvais soupçonner la droiture de vos intentions, dit-il. Je ne doutais que de votre prudence... Vous affirmez et je ne doute plus...

—Merci, maître ! s'écria Georges.

—Vous prépariez vous-même la dose de belladone ? reprit le docteur V...

—Moi-même !

—Toujours ?

—Oui, toujours... sans exception.

—Est-ce vous qui la mêliez au breuvage de la malade ?

—Le docteur Schultz, que voici, se chargeait de ce soin... La carafe était remplie de tisane matin et soir... On l'apportait ici et madame Delarivière buvait à son gré...

—La chambre où nous sommes est-elle habituellement fermée ?...

—Non, maître, jamais.

—Quelles personnes ont le droit d'en franchir le seuil ?

—Mademoiselle Delarivière, Mademoiselle Baltus, le docteur Schultz, moi et l'infirmière de service.

Pendant ce dialogue, Edmée était rentrée peu à peu en possession d'elle-même.

Palpitante, anxieuse, elle écoutait.

En ce moment elle quitta le lit sur lequel nous savons qu'elle s'était jetée, et s'approcha du médecin célèbre.

—Maître, lui dit-elle d'une voix suppliante, vous discutez et ma mère agonise... Vous connaissez la cause du mal, vous pouvez donc indiquer le remède... Soulagez et sauvez ma mère !... C'est à cela qu'il faut penser !

—Ah ! chère enfant, répliqua le vieillard en attirant à lui la jeune fille et en l'embrassant sur le front, vous devez nous trouver cruels, mais j'avais besoin de savoir... Maintenant la discussion est finie... le moment d'agir est venu...

—Maître, soyez béni ! balbutia mademoiselle Delarivière en joignant les mains.

—Monsieur Schultz, demanda le docteur V. combien avez-vous administré d'émétique ?

—Environ vingt centigrammes.

—Bien, mais cet agent ne suffit pas puisque nous ignorons la dose de poison absorbée... Préparez à l'instant une décoction de noix de galle ou de tannin, et faites apporter de l'eau tiède... Il faut dégager l'estomac de nouveau et le dégager complètement.

Le médecin-adjoint quitta la chambre aussitôt.

Le docteur V... fit deux pas vers le lit.

La respiration de la folle était toujours haletante ; ses regards restaient fixes ; cependant les contractions des muscles de la face diminuaient : Le visage exprimait une moins profonde angoisse.

—Mon enfant, dit le vieux savant au jeune homme dont les larmes coulaient sans qu'il en eût conscience, écoutez, et répondez-moi...

—Interrogez, maître... murmura Georges en essuyant ses yeux. Je vous répondrai comme je répondrais à Dieu...

—Êtes-vous sûr du docteur Schultz ?

—Oui, maître...

—Vous le tenez pour un médecin instruit et pour un honnête homme ?

—Pour l'un et pour l'autre, oui, maître...

—Mlle Baltus est-elle parente de Mme Delarivière ?

—Non, ce n'est pas une parente, c'est une amie dévouée... Elle a le plus immense intérêt à la guérison de Jeanne, et les motifs de cet intérêt vous sont connus. Maître, pourquoi me demandez-vous ces choses ?

—Parce que j'ai la triste certitude que nous sommes en présence d'un crime...

—Un crime ? répéta Georges stupéfait.

—Oui, une main criminelle empoisonne Mme Delarivière.

Edmée tomba sur ses genoux, cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots convulsifs.

—Mais c'est horrible, ce que vous dites !... s'écria le jeune médecin. C'est horrible, et c'est impossible ! Le soupçon ne saurait atteindre aucun de ceux que je vous ai nommés tout à l'heure, et ceux-là seuls sont aimés auprès de la malade... Un crime, quel qu'il soit d'ailleurs, a forcément une raison